

Voyages en pulsations de lumière

Marc Mercier

Numéro 145, décembre 2009, janvier 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62739ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mercier, M. (2009). Voyages en pulsations de lumière. *24 images*, (145), 40–41.

VOYAGES EN PULSATIONS DE LUMIÈRE

par Marc Mercier

CE TEXTE QUE J'ÉCRIS DEPUIS LES RIVES BLEUES DE LA MÉDITERRANÉE CIRCULERA SOUS FORME de pulsations de lumière (le 0 ou le 1 du langage informatique), grâce à un réseau mondial de fibres optiques sur lequel reposent toutes nos télécommunications, avant d'apparaître sur l'écran d'ordinateur de la rédactrice en chef de la revue *24 images*. Rendons donc hommage à l'ingéniosité du physicien Charles Ken Kao, qui vient d'obtenir le prix Nobel de physique. J'aime cette idée de la métamorphose des mots en pulsations de lumière, condition *sine qua non* de ce voyage textuel transocéanien.

Habiller les mots d'habits de lumière pour descendre dans l'arène des images et toréer la réalité avec la muleta de l'imagination : le film qui en résulte, si l'on renverse la proposition taumachique, procède d'une *mise à vie*.

Mettre à vie les territoires que l'on arpente, que l'on défriche avec son regard, que l'on *enfriche* quand ils sont trop *civilisés-encommercialisés-militarisés-pollués-enlaidis...*

Aller voir ailleurs et aller se faire voir ailleurs... Rimbaud : *La vraie vie est ailleurs*.

Voyage. *Vidéoyage*.

Commençons par suivre la traînée lumineuse du voyage en Chine de la réalisatrice belge Anne Penders : *L'hiver ailleurs* (2006). Une errance dont vous pouvez désormais vous offrir les traces grâce à une édition DVD proposée par Art & Research Publishing. Les films sont accompagnés ici d'un document poétique intitulé *Les carnets chinois / troisième voyage (extraits)*. On peut y lire des phrases comme celle-ci : *Quand on cherche trop, l'écriture s'enfuit. Le poème impotent / meurt d'être réfléchi*. Ou bien encore : *On ne regarde pas suffisamment les choses avec la conscience de leur disparition*. Le DVD recueille une dizaine de films (entre 2 et 12 minutes), chacun inspiré d'un lieu ou d'une situation spécifiques. Nous sommes aux antipodes des cartes postales. Il y a certes le fantasme de la réalisatrice qui est présent, ce qu'elle comptait bien trouver ici (on voyage la plupart du temps pour vérifier si les choses sont bien comme on les imagine), mais il est sans cesse percuté par la réalité. Et ce que nous voyons à l'écran, ce sont les brisures. Vous savez, ce chaos dont parlait Nietzsche, d'où va naître l'étoile filante.

Les paysages ne sont donc pas nécessairement ceux que l'on attend. Une balade sur



L'hiver ailleurs d'Anne Penders

le sable d'une plage, oui, mais c'est surtout pour que danse le regard sur des traces, sur un coquillage ou autour d'un seau d'eau vert égaré. Un plan sur la corolle jaune d'une fleur auréolée d'une lueur et de rires d'enfants, de voix d'adultes qui nous entraînent vers un ailleurs.

Tout cinéphile qui se respecte pense à Duras quand passe un camion. Si ce camion est jaune, c'est à Penders que devront désormais aller nos pensées. En effet, elle a parcouru le monde en camion jaune. Pour être plus juste, il conviendrait de dire que c'est le camion, jaune comme une pulsation de lumière, qui sillonne la planète. Il écrit, prend des photos, filme, chemin faisant, et communique ses impressions par *mail...* *No news letter de jaune...* Et oui, il avait sa propre adresse, sa propre boîte aux lettres, et

quiconque le souhaitait pouvait dialoguer avec lui. Le monde vu par un camion, ce n'est pas rien comme point de vue, l'œil des machines désirantes...

Puisque nous parlons des machines désirantes, vecteurs essentiels pour un voyage sur les sentiers lumineux de la poésie en images, il est indispensable de se poser au moins une fois dans sa vie devant la dernière installation de Thierry Kuntzel : *La peau*. L'artiste a dû faire appel, pour arriver à ses fins, à une étrange machine de projection, le *photomobile*, grâce à la complicité de l'ingénieur Gérard Harlay. Celle-ci permet de diffuser un cycle de 45 minutes et 36 secondes contenu sur une pellicule 70 mm de cinq mètres de long. Les images défilent horizontalement sur un écran concave. Il s'agit d'un paysage panoramique de peaux



Harem d'Inci Eviner

créé à l'aide d'environ 80 photographies de parcelles de corps non identifiables (dos, bras, main, etc.), traitées numériquement pour produire un enchaînement continu, sans intervalle, sans *couture*.

Le résultat est exceptionnel. À la question que pose cette année le festival des Instants Vidéo à Marseille : « Avez-vous vu l'horizon, récemment ? » au sortir de la galerie La Compagnie où l'œuvre est exposée jusqu'au 7 novembre, chaque spectateur est bien obligé de répondre à présent par l'affirmative. « Oui, j'ai vu défiler l'horizon. Mille paysages cutanés. Mille manières d'envisager le paysage. » Rien n'est plus juste. Il n'y a pas de paysage objectif en soi. Un paysage est toujours une élaboration, pas seulement intellectuelle, c'est l'espace tel que le corps le comprend, l'expérimente dans sa manière de se conduire avec lui, de l'embrasser (avec le regard et les bras, bien entendu). Le psychologue allemand Koffka parlait même d'« environnement comportemental » pour définir le paysage dans lequel nous sommes impliqués.

J'ai observé et écouté certaines réactions des visiteurs de *La peau* de Kuntzel. Ils ne se contentent pas de contempler, ils sont *aux prises* avec l'œuvre. Ils la prennent, l'accueillent, et s'en déprennent. La peau, ils connaissent, ils reconnaissent, ils s'y reconnaissent. Mais cette familiarité, cette intimité, est ici vue de « trop » près. Ce « trop » fort rapprochement des peaux rend ce qui est *a priori* familier *a posteriori* étrange et étranger. L'espace du paysage devient espace critique, c'est-à-dire que nous le recevons à *fleur de peau*, nous le pensons épidermiquement. La peau aime ; la peau hésite ; la peau attise les sens.

Les artistes québécois Marie-France Giraudon et Emmanuel Avenel ont eux

aussi pris pour option le corps à corps avec le paysage : *PaysagEtre* (23 min, 2009). Ce néologisme contenu dans le titre montre bien quel est l'enjeu de ce film : est-il possible d'envisager une symbiose entre la nature et l'humanité, d'espérer une harmonie entre l'être et son environnement ? Le film s'intéresse à l'écart, le fossé, qui nous éloigne toujours plus, physiquement et spirituellement, de la nature. Pour explorer cette béance, les artistes vont s'engager dans une sorte d'épreuve physique ardue, au-delà de la fatigue, au-delà de la raison, sorte de rituel de passage qui nous entraîne dans un univers aux confins de l'imaginaire.

Les questions soulevées ont le mérite de mettre à jour un problème très actuel. Les puissances politiques et économiques feignent aujourd'hui d'être sensibilisées par le fait écologique, et la main sur le cœur se lamentent : « Quel monde allons-nous laisser à nos enfants ? » se souciant fort de cette autre question : « Quels enfants allons-nous laisser à ce monde ? » Allons-nous laisser nos enfants abandonner leur être pour revêtir l'uniforme de l'avoir ? Comment être sujet de sa propre histoire ? Comment ne pas réduire nos existences à l'état végétatif d'objets de consommation ? Comment ne pas se laisser broyer par les mâchoires de la civilisation hyper-technique ? Le voyage initiatique de Giraudon et Avenel invite au dépassement de soi pour s'ouvrir à l'inconnu et à ses possibles encore impensables.

L'artiste chinois Yueng-Fun Yuen, dans *Intime/Monde* (17 min, 2008), nous propulse dans l'univers oppressant de la ville de Hong-Kong. Il y a les images, de longs et lents travellings qui tentent de s'approcher d'une certaine objectivité. Nous glissons du dehors (la rue) vers le dedans (un appartement), du jour vers la nuit, du béton vers

l'eau... Et puis, il y a la bande-son, décalée, qui révèle la subjectivité du réalisateur. Soudain, il y a un pont et une apparition. Une danseuse. C'est elle qui va articuler les différentes séquences du film. Elle est la pulsation lumineuse, l'apparition/disparition qui donne à cette errance urbaine son rythme ; elle est l'étoile filante ; elle est l'acte qui extrait la vie du chaos ; elle est la présence active qui éclôt au cœur d'un territoire où se cultive monumentalement l'anonymat.

Peut-être que le plus bel antidote à cet anéantissement de l'être est la vidéo *Harem* (2009) de l'artiste turque Inci Eviner, exposée jusqu'en janvier 2010 au Musée Ziem de Martigues. Eviner a travaillé d'après une gravure d'Antoine Ignace Melling (1763-1831) représentant, avec une précision quasiment scientifique, un harem peuplé de femmes figées dans leur rôle d'objets. Objets de contemplation et de plaisir. Objets de curiosité, fantasmés.

En leur redonnant le droit aux mouvements, une capacité à agir et à se faire entendre (la vidéo est sonore), Eviner restitue à ces femmes le statut de sujets. En les libérant du stéréotype de la femme idéale, sage et soumise, gravé dans le marbre sombre du fantasme masculin, Eviner les *met à vie*.

Le mouvement est émancipateur. ■